

Histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre

M. Pierre BRIANT, professeur

Alexandre le Grand aujourd'hui (V)
Histoire d'Alexandre et histoire de l'expansion européenne (ii)
Histoire du Siècle d'Alexandre de Linguet

1. Introduction : Linguet et l'histoire d'Alexandre

Les cours de cette année poursuivent les chapitres ouverts en 2004-2005 sur l'historiographie d'Alexandre au XVIII^e siècle (*Annuaire* 2005, en particulier pp. 592-599). Dans les cours précédents, l'on a accordé une attention particulière à Montesquieu, qui a modifié le regard porté sur les conquêtes d'Alexandre ; au lieu d'un conquérant dont l'« héroïsme » est rejeté par les hommes des Lumières, Montesquieu insiste sur l'œuvre positive d'Alexandre, qui a su administrer ses conquêtes et nouer des rapports de collaboration harmonieuse avec les Perses, et qui a su donner une impulsion décisive au commerce des Indes. Les chapitres de l'*Esprit des Lois* sur Alexandre sont eux-mêmes liés très étroitement à une réflexion plus globale sur la paix et la guerre, sur la conquête et sa légitimité (ou son illégitimité). Lorsque la deuxième édition (posthume) de l'EL paraît en 1757, l'Alexandre de Montesquieu a orienté la discussion sur des voies nouvelles, mais il a aussi suscité de fortes oppositions, en particulier celle de l'abbé Mably.

L'on a voulu cette année s'arrêter plus particulièrement sur le premier ouvrage qui fut en principe entièrement dédié à Alexandre. Il s'agit de l'*Histoire du Siècle d'Alexandre avec quelques réflexions sur ceux qui l'ont précédé*, publiée par Linguet en 1762 (Paris, chez Cellot) ; une deuxième édition paraît en 1769 sous un titre légèrement modifié : *Histoire du siècle d'Alexandre*, — soit six ans avant la première édition du livre de Sainte-Croix, souvent considéré comme le premier livre d'érudition critique sur le sujet (*Examen critique des anciens historiens d'Alexandre-le-Grand*, 1775 ; un premier état, manuscrit, avait été distingué par l'Académie en 1772). Effectivement, de Linguet à Sainte-Croix, il y a

d'énormes différences, que l'on analysera ultérieurement¹. Dans un premier temps, l'on tentera d'analyser l'œuvre de Linguet dans son contexte, et l'on tentera de comprendre pourquoi un jeune homme de 25 ans décide, tout d'un coup, de publier un livre sur un tel sujet, et, en outre, pourquoi, sept ans plus tard, il décide d'en publier une seconde édition, alors que la première édition n'a pas eu un énorme succès.

Né à Reims en 1736, Linguet a suivi une scolarité brillante au Collège de Beauvais. D'une famille plutôt modeste, il se met au service du duc des Deux-Ponts (qui l'emmène en Pologne), puis du Comte de Beauvau (qui conduit une armée contre le Portugal, guerre qui n'eut pas lieu). Il mène ensuite une vie très chaotique, publiant de nombreux livres sur les sujets les plus variés (y compris sur les canaux et voies navigables), exilé à plusieurs reprises (en Angleterre, à Bruxelles), avocat brillant et redouté, journaliste à la plume acérée, embastillé, il termine sur l'échafaud en 1794, convaincu « d'avoir encensé les despotes de Vienne et de Londres »². Œuvre de jeunesse, son *Alexandre* est aujourd'hui largement oublié. L'auteur est infiniment plus connu pour ses analyses sociales et politiques, au point de figurer parmi les « précurseurs inconnus du socialisme » (Lichtenberger, 1898, pp. 77-131). Il tient une place non négligeable dans l'histoire de la pensée politique au XVIII^e siècle, avec en particulier sa *Théorie des Lois ou principes fondamentaux de la société* (1767), que l'on peut lire dans la Collection « Corpus des œuvres de philosophie en langue française » (Fayard, 1984) ; l'un de ses ouvrages vient également d'être réédité (*Mémoires sur la Bastille*, Arléa, 2006).

C'est surtout Linguet et l'histoire romaine qui a suscité l'intérêt de la recherche historiographique (cf. Ch. Grell, *L'antiquité en France*, I, pp. 523-538). Son *Alexandre*, en revanche, n'a pas donné lieu à étude détaillée et exhaustive. Il était rapidement présenté parmi les historiens d'Alexandre par Chaussard (traduction commentée d'Arrien, I, 1802, pp. XXXIII-XXXIV), qui soulignait sa volonté systématique de prendre le contre-pied de ses prédécesseurs et de défendre des points de vue paradoxaux (« Il a contredit presque aussi souvent l'erreur que la raison »). On trouve des points de vue plus récents, et plus positifs, chez les spécialistes d'historiographie. Ch. Grell (*Alexandre disgrâcié*, 1988) n'a pas manqué d'introduire un passage dans le recueil qu'elle a présenté : cf. T. 40, pp. 191-194, et elle rapproche Linguet de Montesquieu et de Voltaire : « Dans les années 1740-1760, trois auteurs connus, Voltaire, Montesquieu et Linguet entreprirent de réhabiliter la mémoire d'Alexandre. Pour ce faire, ils renoncèrent tous trois à l'histoire psychologique et morale et s'appliquèrent à analyser l'œuvre de l'homme d'État » (p. 88). De son côté, dans l'introduction du même livre, P. Vidal-Naquet situe lui aussi Linguet dans la lignée de Montesquieu, de Voltaire et de Bougainville ; il cite la phrase fameuse de l'*Alexandre* de Linguet : « Alors

1. L'œuvre de Sainte-Croix sera étudiée l'année prochaine.

2. Biographie commode par D. Baruch, *Linguet ou l'irré récupérable*, Éd. François Bourin, Paris, 1991.

se fait dans la moitié du globe une révolution prodigieuse etc. ». Mais, écrit Vidal-Naquet, « Linguet va plus loin ; en parlant d'un *Siècle d'Alexandre*, il est du bord de la notion de civilisation hellénistique que créera Droysen au siècle suivant ». Point de vue un peu optimiste, car son apport ne peut pas être vraiment comparé à celui de Montesquieu. Dans les années récentes c'est surtout en Italie que Linguet a été étudié ; on trouve des amorces de comparaisons entre les deux éditions de l'*Alexandre* dans le gros mémoire de L. Guerci (« Linguet storico della Grecia e di Roma », *Rivista storica italiana* 93/1, 1981, pp. 615-679), et des analyses importantes dans l'article de G. Stela (« Linguet philosophe », *Studi Settecenteschi* 18, 1998, pp. 89-157, en part. pp. 99-120 : « L'Histoire du siècle d'Alexandre e il volterianismo di Linguet »). L'essentiel, aujourd'hui, est de relire le livre, et de comparer les deux éditions et les évolutions de l'une à l'autre. Pourquoi donc écrire un livre sur Alexandre en 1762, sous forme d'une monographie, la première du genre³ ?

Linguet écrit beaucoup de seconde main : il cite Bossuet et Rollin, qu'il prétend critiquer, il cite aussi Montesquieu, qu'il conteste, et Voltaire, à qui il a beaucoup emprunté ; il a certainement lu Mably, *Observations sur les Grecs*, 1749, dont la seconde édition est parue en 1761, et, sur les empires d'Asie, il cite le livre de l'abbé Guyon (uniquement par le nom de l'auteur, ou par un titre abrégé : *Histoire des empires*)⁴. Sur les pays d'Orient, il a également utilisé les récits des voyageurs (Lucas, Chardin etc.), accusés par lui d'inventer « des fables afin de passer pour avoir vu des choses qui n'ont frappé personne avant eux. Qu'on lise Thévenot, Paul Lucas et bien d'autres, on verra qu'ils copient Strabon, Pline, Pomponius Mela, pour faire la description des objets qu'ils avaient eux-mêmes sous les yeux » (1762, pp. 30-31 ; 1769, p. 55)⁵. Il assure s'être servi des auteurs anciens (Hérodote, Quinte-Curce, Plutarque, Arrien, Athénée, Pline), ainsi que des « modernes qui les ont copiés ». Il se félicite de n'avoir pas nourri de longues notes de bas de page (obstacles pour le Lecteur, écrit-il, p. XIII). La critique de l'érudition de son temps est fréquente tout au long du livre. Reste néanmoins la question : pourquoi avoir choisi Alexandre comme sujet d'un premier livre ?

Bien entendu, l'ambition littéraire est là, au premier plan, comme il le laisse entendre lui-même fort clairement dans l'*Avertissement* : « J'entre dans la carrière

3. En dehors des articles de dictionnaire (surtout celui que Bayle consacra à Alexandre dans son *Dictionnaire historique et critique* en 1697), on ne peut guère citer que le petit livre de S. Clarke, *The life and death of Alexander the Great, the first founder of the Grecian Empire*, 1665 (67 pages). Sous forme d'une comparaison avec Charlemagne (pp. 67-109), le livret n'est guère qu'un rassemblement d'anecdotes à la louange du conquérant, également condamné pour ses mauvaises actions.

4. *Histoire des empires et des républiques depuis le Déluge jusqu'à Jésus-Christ. Où l'on voit dans celle d'Égypte et d'Asie la liaison de l'Histoire Sainte avec la profane ; et, dans celle de la Grèce, le rapport de la Fable avec l'Histoire*, Paris, Simart, Jean Rouan et Jean Nully, 1733-1738 ; le tome III est consacré aux Perses, et le tome IV aux Macédoniens.

5. Peut-être songe-t-il à la fameuse exclamation de Chardin sur le site de Persépolis : « Il n'y a rien qu'il nous soit plus facile de connaître dans les descriptions d'Arrien, de Quinte-Curce et de Diodore de Sicile, que la situation de Persépolis ; et c'est un fort grand plaisir que de parcourir ce pays, les auteurs anciens à la main » (*Voyages*, III, 1711, p. 99).

des Lettres et je n'ai guère que vingt cinq ans » ; ou encore dans une *Lettre* de 1764 : « J'étais né dans l'état médiocre où un homme sage doit se renfermer s'il veut être heureux... J'ai cru trouver la gloire et la considération dans la carrière littéraire ; je me suis promis de la douceur dans le commerce de ceux qui s'appliquent à cultiver leur esprit... ». Linguet a donc cru qu'un livre sur le *Siècle d'Alexandre* pourrait lui ouvrir les portes de la reconnaissance littéraire et sociale. Il salue donc avec une particulière insistance les membres de l'Académie, dont il dit « révéler les talents des particuliers qui [la] composent », et dont il espère bien un jour faire partie. Il fut amèrement déçu : d'Alembert lui ferma la porte.

2. Composition du livre et sources d'inspiration : de Voltaire à Linguet

Le titre choisi et le plan adopté font rapidement comprendre quel modèle il a suivi, et quels espoirs étaient les siens. Tout d'abord, il est clair que le récit des campagnes d'Alexandre n'est qu'une partie du livre, on peut même dire une partie quantitativement minoritaire, comme le montre le tableau ci-dessous :

Alexandre	1762	1769
Dédicace	5 pages	5 pages
Avertissement	10 pages	3 pages
Introduction	13 pages + 3	16 pages
Avant Alexandre	78 pages	120 pages
Alexandre	78 pages	78 pages
Après Alexandre	170 pages	235 pages
Total	341 pages	460 pages

Entre les deux éditions, le nombre de pages consacrées aux conquêtes est exactement le même, 78 pages, soit 23 % de la pagination en 1762, et 17 % en 1769. Les parties les plus longues portent sur la présentation du monde vers 334 (23 % en 1762 ; 26 % en 1769), et plus encore la partie consacrée au monde après Alexandre, ou plutôt à la vie sociale, économique, philosophique et religieuse tout au long du « siècle d'Alexandre », y compris dans l'Athènes de l'époque classique (à peu près 50 % dans chacune des deux éditions).

La première partie est considérablement développée, elle a pour sujet une sorte de présentation résumée de l'histoire ancienne jusqu'à Alexandre, avec un intérêt particulier pour les empires d'Asie, et plus spécialement encore pour l'Égypte, à propos de laquelle, de manière très polémique, Linguet prend parti dans le débat sur l'état de civilisation et de développement atteint par la vallée du

Nil (comparée avec d'autres pays) : il dit en cela s'opposer à « deux écrivains célèbres », à savoir Bossuet et Rollin, qui, non seulement, « n'ont guère pu se permettre l'usage de la critique », mais qui encore « sont des admirateurs décidés des Égyptiens : ils ne reconnaissent point de peuples plus illustres ».

Pourquoi consacrer tant d'espace au monde avant Alexandre ?

« En entreprenant d'écrire l'histoire de ce siècle, on n'a pas pu se dispenser de jeter un coup d'œil sur ceux qui l'ont précédé. Quelque obscurs, quelque incertains que soient les monuments qui nous en restent, il a bien fallu tâcher d'en prendre et d'en donner une idée. On commencera donc par examiner en peu de mots la confiance que l'on doit aux historiens sur les premiers empires, et la façon dont ils ont pu se former. On tracera en même temps un plan très abrégé de ce qu'ont été les différents peuples avant Alexandre, et de ce qu'ils étaient lorsqu'il commença à paraître » (1762, p. 9 ; 1769, pp. 15-16).

Il se doit donc, pense-t-il, d'exposer l'histoire et la civilisation de la Grèce, car :

« depuis quelque temps, la Grèce était préparée à ce changement. Ses premières victoires l'avaient remplie d'or et d'argent : les espèces devenues plus communes y avaient facilité la perfection des arts ; mais puisque ce fut surtout vers les temps d'Alexandre que les fruits en devinrent plus sensibles, on peut regarder les beaux jours de la Grèce comme faisant partie de son siècle ».

De proche en proche, Linguet introduit des peuples qui n'eurent pas vraiment à faire avec Alexandre ou qui ne touchent que de loin l'histoire d'Alexandre : Tyr et la Phénicie l'amènent à Carthage, et donc à Rome, « quoique ces deux villes ne soient entrées pour rien dans les mouvements qui agitèrent l'Asie sous Alexandre » ; de Rome et de l'Italie, il est aussi conduit à introduire l'Europe septentrionale et occidentale, y compris la Gaule, la question étant de savoir, d'Est en Ouest, quand et dans quelles conditions naquirent des sociétés policées et organisées. Au-delà de la conception très extensive du projet, Linguet ne perd pas de vue Alexandre, car, écrit-il à propos de la Perse, « ces observations que les historiens ne font point aider à concevoir pourquoi les progrès d'Alexandre furent si rapides » (1762, p. 49 ; 1769, p. 99). En réalité, la peinture qu'il fait de la Perse, et de la décadence des mœurs privées et publiques, est très traditionnelle, y compris le couplet sur un Darius, « dont le plus grand malheur fut d'avoir un ennemi tel qu'Alexandre ». Il n'en reste pas moins qu'un développement sur Alexandre ne pouvait pas être conçu sans une analyse de l'ennemi qu'il se préparait à affronter. La Perse de Darius, à ses yeux, est à la résultante des empires d'Asie qu'il a analysés dans les chapitres précédents : « Ces empires d'Assyrie, de Ninive, de Babylone, d'Égypte, fondés par tant de héros inconnus, vinrent enfin avec toute l'Asie se fondre dans celui que forma Cyrus » (1762, p. 43 ; 1769, p. 87). L'histoire de l'empire perse, en quelque sorte, représente à la fois une forme d'achèvement d'une histoire millénaire des empires asiatiques, et la fin de l'histoire, ou plus exactement la fin d'une histoire, et la transition vers un nouveau terme : les conquêtes d'Alexandre et leurs conséquences, voulues ou

non prévues, sur le long terme. C'est ce qui est exprimé très clairement dans l'Introduction :

« Dans ces temps reculés, il n'existe pour nous que deux peuples, les Perses et les Grecs : encore est-ce à leurs querelles que nous avons l'obligation de les connaître. L'envie de célébrer les défaites des Perses, fit créer l'histoire par un Grec ; et le renversement entier de cet empire sous Alexandre acheva d'en rendre toutes les parties accessibles » (1762, p. 7 ; 1769, p. 14).

Pour lui, les conquêtes d'Alexandre s'inscrivent dans un vaste mouvement de la civilisation et de son expansion, qui conduisit à une forme d'union entre l'Europe et l'Asie. Et ce mouvement lui-même crée ce qu'il appelle « une révolution prodigieuse », ainsi décrite et formulée :

« Les richesses de Suse et de Persépolis, transportées en Europe, y causèrent un changement rapide. L'intérêt, la politique la lièrent à l'Asie, et ces nœuds une fois formés ne furent plus rompus » (1762, pp. 7-8 ; 1769, p. 12).

En répondant par avance à une critique qui pourrait lui être faite, Linguet se situe ouvertement dans la lignée de Voltaire, dont il a salué ailleurs « la production historique », et dont il considérait qu'on devait « le regarder comme le créateur d'un genre nouveau » (*Examen des Œuvres de M. de Voltaire considéré comme poète, comme prosateur et philosophe*, Bruxelles, 1788). Voici en effet comment Linguet explique et justifie, auprès de ses lecteurs,

« d'avoir parlé dans un ouvrage intitulé *Le Siècle d'Alexandre*, de beaucoup d'autres choses qui paraissent avoir peu de rapports avec lui... Si c'est là un défaut, je ne me le suis pas dissimulé. Mais je prie le lecteur de songer que dans le siècle d'Alexandre, c'est moins le conquérant que les hommes de son temps dont je me suis proposé de donner l'histoire. L'auteur du *siècle de Louis XIV* a pu dans son ouvrage rappeler tout à son prince, parce qu'en effet il est entré pour quelque chose dans tout ce qui s'est fait de grand de son temps. La forme de son gouvernement exigeait cette dépendance. Dans une monarchie absolue, on n'a presque rien à considérer d'autre que le monarque... Mais ici il n'en est pas de même. Alexandre ne fut que le chef respecté des Grecs qui l'avaient élu. Si la force des armes le rendit despotique en Asie, il ménagea toujours avec soin les peuples de l'Europe qui avaient été les compagnons de ses victoires... Depuis soixante ans, la Grèce était peuplée de grands hommes en tout genre, qui contribuaient à la gloire de leur patrie : ainsi ce siècle pourrait être facilement désigné par d'autres noms... » (1762, pp. 11-13 ; 1769, pp. 14-15).

Dans l'édition de 1762 (p. 9), Linguet se rattachait aussi de la manière suivante à Voltaire (le passage a disparu en 1769) :

« Le siècle d'Alexandre est donc la première époque intéressante dans l'histoire de l'esprit humain. Il serait à souhaiter pour le public que ce siècle eût le même bonheur que celui de Louis XIV, qu'il fut traité par ce génie supérieur à qui la Littérature de nos jours a tant d'obligations. Mais cet homme célèbre étant occupé à d'autres ouvrages et paraissant avoir renoncé à ce qui fait l'objet de celui-ci, il doit pardonner à des mains plus faibles d'oser manier un sujet qui lui semblait réservé ».

L'inspiration vient directement de l'Introduction du *Siècle de Louis XIV*⁶ :

« Tous les temps ont produit des héros et des politiques, tous les peuples ont éprouvé des révolutions : toutes les histoires sont presque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans sa mémoire. Mais quiconque pense, et, ce qui est plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre siècles dans l'histoire du monde. Ces quatre âges heureux sont ceux où les arts ont été perfectionnés, et qui, servant d'époque à la grandeur de l'esprit humain, sont l'exemple de la postérité.

Le premier de ces siècles à qui la véritable gloire est attachée, est celui de Philippe et d'Alexandre, ou celui des Périclès, des Démosthène, des Aristote, des Platon, des Apelles, des Phidias, des Praxitèle ; et cet honneur a été renfermé dans les limites de la Grèce ; le reste de la terre alors connue était barbare. »

Puis viennent le siècle de César et d'Auguste, celui des Médicis, enfin le *Siècle de Louis XIV*, qui est « peut-être celui des quatre qui s'approche le plus de la perfection ». L'importance du siècle d'Alexandre est également soulignée dans *La Bible enfin expliquée* (1776) : « Ce fut un temps à peu près semblable à ce qu'on vit depuis sous César et Auguste, et sous les Médicis ».

Linguet entend donc écrire à la suite de Voltaire. Au demeurant, en 1762, il annonçait qu'il avait déjà bien avancé la préparation d'un second ouvrage consacré au *Siècle d'Auguste*, « qui sera dans le même goût, mais plus long et plus intéressant, parce que les objets sont mieux connus et les ressources plus nombreuses » (p. XV). Le livre ne parut jamais, mais l'on voit bien qu'à cette date Linguet entend mener le programme de Voltaire jusqu'au bout. L'influence de Voltaire est également visible dans l'organisation même des informations, et dans leur sélection :

« Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici... les détails immenses des guerres, des attaques de villes prises et reprises par les armes... On ne s'attachera, dans cette histoire, qu'à ce qui mérite l'attention de tous les temps, à ce qui peut peindre le génie et les mœurs des hommes, à ce qui peut servir d'instruction, et conseiller l'amour de la vertu, des arts et de la patrie » (*Siècle de Louis XIV*).

De même dans l'*Histoire de Charles XII* : « On n'a choisi que les moments les plus intéressants... On est persuadé que l'histoire d'un prince n'est pas tout ce qu'il a fait, mais ce qu'il a fait de digne d'être transmis à la postérité ». Le « digne d'être transmis à la postérité » de Voltaire est un héritage direct de la biographie de l'Antiquité classique⁷.

De même pour Linguet :

« C'est ce qu'on va tâcher de faire en peu de mots, en se bornant à l'essentiel, en écartant toutes les circonstances indignes de la postérité, et ne prenant dans la vie de ce Prince que ce qui peut servir à caractériser le Grand Homme » (1762, p. 92 ; 1769, p. 22).

6. Dès 1745, Voltaire avait publié dans le *Mercure de France* un « Nouveau plan d'une histoire de l'esprit humain » ; en 1754 paraît à Dresde la première édition officielle, refondue en 1769 puis en 1776.

7. Cf. P. B., *Darius dans l'ombre d'Alexandre* (2003), p. 140 sq.

Parmi les autres emprunts faits par Linguet à Voltaire historien, citons les suivants (chacun a été développé longuement pendant les conférences) :

- Refus de restreindre l'histoire aux règnes des rois, particulièrement des rois guerriers :

« Autant qu'il faut connaître les grandes actions des souverains qui ont changé la face de la terre, et surtout de ceux qui ont rendu leurs peuples meilleurs et plus heureux, autant on doit ignorer le vulgaire des rois, qui ne seraient qu'un fardeau à la mémoire, comme ils l'ont été à leurs peuples... ».

- Refus de restreindre l'histoire à l'histoire de l'Europe ; Voltaire combat une histoire qui se concentre uniquement sur la Grèce et sur Rome, et il ne manque pas de critiquer Bossuet : « Quand le célèbre Bossuet dit un mot des mahométans, il n'en parle que comme d'un déluge de barbares. Cependant beaucoup de ces nations possédaient des arts utiles que nous tenons d'elles... ». Il revient sur cette idée au début du chapitre XV de l'Introduction consacré aux Arabes :

« On ne parle point d'eux dans nos histoires universelles fabriquées dans notre Occident ; je le crois bien : ils n'ont aucun rapport avec la petite nation juive, qui est devenue l'objet et le fondement de nos histoires prétendues universelles, dans lesquelles un certain genre d'auteurs, se copiant les uns les autres, oublie les trois quarts de la terre ».

On peut comparer avec Linguet : « Ce que les Historiens d'Alexandre appellent le monde entier, les nations qu'il a soumises ne formaient donc pas le quart de l'Asie » (1762, p. 50 ; 1769, p. 101).

- Le but de l'historien est de remonter aux origines mêmes de l'humanité, et de comprendre comment, par quelles étapes, « une nation rassemblée en corps de peuple, ... [est] puissante, aguerrie, savante ». Telle est bien aussi la démarche de Linguet dans la première partie de son *Siècle d'Alexandre*. De ce point de vue, Voltaire voue une admiration particulière aux Chaldéens, Indiens et Chinois. En revanche, pour des raisons étroitement liées à la géographie (étroite bande de terre autour du Nil), il estime que « les Égyptiens, tout antiques qu'ils sont, ne purent être rassemblés en corps, civilisés, policés, industriels, puissants, que très longtemps après tous les peuples que je viens de passer en revue ». À l'inverse d'un Mably (*Entretiens de Phocion...*, 1763), Linguet professe à l'égard de la civilisation égyptienne le même mépris que Voltaire : « Tout le monde parle des Égyptiens comme du peuple le plus sage. Ils possédaient, dit-on, tous les arts et toutes les vertus... On est bien surpris de ne voir en Égypte qu'une nation pauvre, ignorante, et plus orgueilleuse encore que grossière » (1762, p. 29). Les Égyptiens ont été incapables de profiter des facilités offertes par les ouvertures sur la mer : « Il fallut qu'un Conquérant, occupé de projets de destruction, vînt travailler à leur agrandissement. Alexandre, à peine devenu leur maître, sentit la faute, et s'empressa de la réparer » (1762, pp. 115-116 ; 1769, pp. 168-169). Cet état lamentable de l'Égypte fait comprendre pourquoi Alexandre a pu s'en emparer sans difficulté :

« Ces peuples imbécilles, qui n'avaient jamais su se donner des rois qu'ils pussent aimer, ni aimer ceux que la fortune leur donnait, flottaient d'esclavage en esclavage, toujours

prêts à se jeter dans les bras du premier qui daignait les recevoir, et toujours prêts à le trahir, dès qu'ils trouvaient un autre chef. Ils n'avaient aucun objet dans leurs révoltes, et par une inconstance qui se remarque encore dans la postérité, ils désiraient seulement changer de maîtres. Aussi virent-ils avec des transports de joie l'arrivée des Macédoniens » (1762, pp. 114-115 ; 1769, pp. 167-168).

Replacées dans une continuité multiséculaire (« *encore dans la postérité* »), les raisons avancées pour la chute de l'Égypte paraissent spécifiques, mais, d'une manière plus générale, Linguet considère que les victoires d'Alexandre s'expliquent par la supériorité de la Grèce sur l'Asie. Celle-ci est décrite à l'aide de considérations sur le luxe et la luxure des maîtres que l'on peut observer depuis l'Antiquité jusqu'à son époque, écrit Linguet :

« Ce que nous appelons la société, cette correspondance des citoyens les uns avec les autres, était absolument ignorée dans la Perse. Les peuples y vivaient *comme aujourd'hui* dans une austérité sombre et sévère, qui a peut-être été de tout temps le plus fort rempart de la tyrannie. Point de communication libre entre les particuliers, point de ces liaisons familières qui inspirent bientôt le goût de la liberté, en faisant connaître les douceurs de l'amitié. Cette multitude d'objets aimables réservés pour les plaisirs d'un seul homme, le droit d'employer pour les garder une autre multitude d'hommes dépouillés de leur virilité, était dès lors une marque distinctive de la richesse et de la puissance. Le reste de la nation, qui ne pouvait payer ces plaisirs coûteux, croupissait dans l'ignorance et dans l'oisiveté. Telle était et *telle est encore de nos jours* dans ces climats la situation respective des grands et du peuple. Ainsi la véritable société, les agréments qui peuvent par elle adoucir les amertumes de la vie, n'étaient cultivés que dans la Grèce » (1762, pp. 223-224 ; 1769, pp. 291-292).

De même dans le domaine des Arts. Tout en empruntant aux Égyptiens, les Grecs les ont bientôt dépassés, et « ils donnèrent de l'élégance à ce qui n'avait été jusque là que de la grossièreté » (1762, p. 264 ; 1769, p. 339). Tout autre fut l'influence (désastreuse) des mêmes Égyptiens sur les Perses et sur Persépolis, car les ouvriers égyptiens qui l'ont construite étaient ignorants, et les Égyptiens des « architectes grossiers » (p. 35) :

« Les débris qui subsistent encore inspirent peu de regrets. Ils prouvent, comme on l'a dit dans l'Introduction, que les ouvriers égyptiens qui l'avaient construit n'étaient ni des hommes de goût, ni des artistes habiles ; et tous les voyageurs s'accordent à dire que c'était un édifice immense et grossier » (1762, pp. 132-133 ; 1769, pp. 186-187).

En d'autres termes, soumis à la même influence des Égyptiens, les Perses les ont suivis servilement (ou même les ont laissé faire), les Grecs, au contraire, ont su transformer le grossier en délicat et artistique. L'on a expliqué comment cette réflexion de Linguet s'insérait dans un débat, qui fut très vif en Europe, sur Persépolis alors redécouverte par les voyageurs, par le texte et par l'image. Linguet se situe du côté de ceux (en particulier Winckelmann⁸) qui pensaient que l'Art est né en Grèce, et que rien de comparable ne pouvait être trouvé en

8. *Histoire de l'art chez les Anciens*, traduit de l'allemand, t. I, Paris, chez Saillant, 1766, pp. 123-130 : « De l'art chez les Perses ».

Asie. C'est l'époque également où l'on n'hésite pas à établir des comparaisons avec les monuments incas⁹, y compris entre Persépolis et les temples du Pérou¹⁰.

Quant à la Grèce, contre ceux qui exaltaient le modèle spartiate (Mably), Linguet souligne la supériorité du modèle athénien. En dépit de la décadence observable (selon Linguet), Athènes, devenue « le séjour de l'illusion et la merveille de l'Univers », fut une aide précieuse pour Alexandre, à la gloire duquel elle participa :

« On peut regarder les beaux jours de la Grèce comme faisant partie de son siècle. Il eut le bonheur de commander à des peuples éclairés, qui s'instruisirent encore eux-mêmes, en cherchant à dissiper l'ignorance dans leurs conquêtes. Leur habileté seconda avec succès les grandes vues de ce Prince... Les vaincus [reçurent] des arts qu'ils ignoraient » (1762, p. 8 ; 1769, p. 15).

Linguet reconnaît que « ce siècle illustre pourrait être facilement désigné par d'autres noms. Mais celui d'Alexandre ayant éclipsé depuis tous ceux qui l'avaient précédé, ses conquêtes et son goût pour les arts ayant fait participer l'Asie et les nations déshonorées jusques là par le titre de barbares, aux connaissances que renfermait la Grèce, on a crû devoir lui conserver l'honneur de cette révolution... ». Ainsi est expliqué, sinon justifié, l'espace-temps très extensif du « Siècle d'Alexandre », entre Homère et Épicure. On retrouve une nouvelle fois Voltaire, qui y incluait toutes les gloires des V^e et IV^e siècles : « Périclès, Démosthène, Aristote, Platon, Apelles, Phidias, Praxitèle ». Aux yeux de Linguet, en outre, Alexandre a toujours considéré qu'il « était le chef respecté des Grecs qui l'avaient élu » : en quelque sorte, il était en Asie le représentant de la civilisation grecque qu'il contribua à diffuser (1762, pp. 12-13 ; 1769, pp. 18-19).

3. Les plans et les réalisations d'Alexandre

Du côté de la conquête proprement dite, Linguet (suivant la méthode de Voltaire) entend n'accorder que peu de place à la narration et au récit. Il veut donner simplement un « raccourci de ses exploits militaires et de ses occupations pacifiques » (1762, p. 10), car « le détail des exploits d'Alexandre est une chose aujourd'hui trop connue pour qu'on s'attache à les décrire avec une exactitude qui fatiguerait sans rien apprendre de nouveau » (1762, p. 90). Il donne en outre la précision suivante dans la seconde édition : « L'article qui traite de ces exploits est le plus brillant de cette histoire, mais ce n'est pas le seul dont j'aie dû parler. Je ne les détaillerai même qu'en abrégé. Tous ces faits sont aujourd'hui des choses trop connues pour qu'on s'attache à la décrire avec une exactitude etc. » (pp. 20-21). Les raisons avancées ne sont pas toujours convaincantes, par exemple à propos de la bataille d'Issos : « Les détails de ces actions sont très peu intéres-

9. Voir Linguet lui-même, *Siècle d'Alexandre* 1762, p. 34, note b : supériorité des bâtiments incas sur les pyramides d'Égypte (= 1769, p. 65, note 2).

10. Ce point sera repris l'année prochaine, lors d'une analyse du débat entre Sainte-Croix et Caylus.

sants pour nous, qui, n'ayant pas la moindre idée des lieux, ne pouvons rien concevoir aux mouvements des armées » (1762, p. 106 ; 1769, p. 159) ; ou bien à propos des expéditions menées en Asie centrale après la défaite de Darius, il « n'entre point dans tous les détails de ces expéditions », parce que, « ne reconnaissant plus aujourd'hui dans les noms modernes ceux que portaient autrefois ces mêmes lieux, il est inutile et même impossible de les indiquer avec exactitude » (1762, pp. 142-3 ; 1769, pp. 196-7). En cela, Linguet montre surtout qu'il n'a pas pris connaissance des études alors disponibles sur la géographie historique des campagnes d'Alexandre (*e.g.* Buache en 1731, d'Anville en 1754). Son dénigrement systématique des études chronologiques n'est pas non plus très convaincant. Il est vrai aussi que son désir de ne pas se perdre dans les détails narratifs rend compte de l'image que l'on avait alors de l'histoire d'Alexandre, à savoir que tout semblait avoir déjà été dit. Dès 1697, Bayle faisait la réflexion suivante : « Je ne prétends pas donner ici un abrégé de sa vie ; car outre que les autres dictionnaires sont assez prolixes à ce sujet, il n'y a rien de plus connu à toutes sortes de lecteurs que l'histoire d'Alexandre le Grand ». Et Voltaire : « Il n'est plus permis de parler d'Alexandre que pour dire des choses neuves, et pour détruire les fables historiques, physiques et morales, dont on a défiguré l'histoire du seul grand homme qu'on ait jamais vu parmi les conquérants de l'Asie ». Il ne fait pas de doute que Linguet également prétendait écrire des « choses neuves » sur Alexandre (surtout en s'opposant à des maîtres comme Bossuet et Rollin), et c'est la raison pour laquelle il s'attache moins à la narration qu'à l'interprétation. À l'instar de beaucoup de ses contemporains et maîtres (Montesquieu, Voltaire et tant d'autres), il entend se détourner de ce que nous appelons l'histoire-bataille, car elle ne fait qu'exalter l'aspect le moins digne des conquérants, à savoir « la désolation qui les suit » (1762, p. 4 ; 1769, p. 10) ; ce qui l'intéresse chez Alexandre, c'est le rôle positif qu'il a joué dans l'histoire de la civilisation : « C'est dans l'étude de l'antiquité le point fixe d'où l'on peut commencer à compter les progrès de l'esprit humain... [II] s'occupait du soin d'embellir l'Asie après l'avoir désolée. Le grand avantage de ses victoires fut pour les vaincus, à qui elles ont procuré les arts qu'ils ignoraient » (1762, pp. 6-8 ; 1769, pp. 13-15).

Comme tous ses contemporains, Linguet dénonce les « conquérants », mais, précisément, il n'a de cesse de souligner qu'Alexandre n'est pas réductible à cette qualité (Épître, p. V). Il est même prêt à admettre que la guerre peut avoir des conséquences heureuses, et « produire des changements avantageux à la société... Il est certain qu'on ne voit jamais tant de grands hommes en tout genre qu'après ces crises violentes qui fatiguent et anéantissent les empires ». Et cette phrase : « Il semble que les sciences et les arts soient un dédommagement, un remède salutaire que la nature prépare au genre humain épuisé » (pp. 4-5). « C'est sous ce point de vue que j'ai envisagé le siècle d'Alexandre ». Linguet reconnaît que, tout comme Tamerlan et Attila, le roi a fait preuve d'un « héroïsme sanguinaire ... qui lui a fait ravager tant de royaumes » ; mais cette part négative est compensée largement : reprenant une idée fermement exprimée par Montesquieu

et d'autres, Linguet estime que, contrairement aux autres conquérants, Alexandre a « réparé par des actions vraiment louables » les désolations infligées aux pays conquis. C'est ce qui explique que, pour lui, « c'est dans l'antiquité le point fixe d'où l'on peut commencer à compter les progrès de l'esprit humain » (1762, p. 6 ; 1769, pp. 12-13). Dans ces conditions, il ne peut pas être question de donner la priorité aux récits des combats, car, « après l'avoir désolée, il s'occupait du soin d'embellir l'Asie... Il était sans cesse occupé des moyens de faire fleurir les états dont les armes lui assuraient la possession » (p. 115). Bref Alexandre n'est pas un conquérant ordinaire, son but ultime n'est pas de conquérir par la violence, il est d'appeler les peuples conquis aux avantages de la culture et de la civilisation.

L'analyse des conquêtes évite ainsi le détail des affrontements. Elle est organisée autour d'une idée-force, qui permet de mieux cerner l'intelligence d'Alexandre : c'est la précision et la constance de ses objectifs territoriaux. Linguet entend en effet s'opposer à une image d'Alexandre imposée « par tous les Historiens » :

« [Ils] se sont bornés à louer sa valeur, qu'il poussait jusqu'à la témérité, à exagérer le nombre des victimes qu'il sacrifiait à son ambition. Ils en font une espèce de pirate, de brigand déterminé, qui marchait toujours devant lui, avec le dessein vague d'abattre tout ce qui lui résistait, sans former aucun plan pour s'assurer ce qu'il avait pris. Ils ne développèrent ni ses vues, ni sa politique, ni l'art avec lequel il s'y prenait pour faire aimer son Empire aux peuples nouvellement soumis » (1762, pp. 90-91 ; 1769, p. 10).

À la suite de Montesquieu et de Voltaire (même s'il ne les cite pas dans ce contexte), Linguet entend insister sur l'aspect rationnel et décidé d'Alexandre. Il dénonce pêle-mêle « les ambitions ridicules qu'on lui prête » (1762, p. 140), « toutes les déclamations contraires » (p. 141), « les récits des historiens » (p. 145 sq.), « les Écrivains éloquents » (p. 147), « l'ignorance et la fausseté de ces Historiens », (p. 148) etc. Il prend fermement parti dans le débat sur la « témérité » vs. la « raison » d'Alexandre. Dès le départ, l'ambition d'Alexandre est claire :

« Ce n'était pas une petite portion de l'Asie qu'il voulait disputer aux Perses. Il ne songeait point à se faire simplement un royaume plus étendu que le sien. C'était la conquête entière de leur empire qu'il méditait. Il songeait à aller attaquer au milieu de ses états le maître de tous les pays connus de l'Asie, et d'une partie de l'Afrique, le Prince le plus riche qui fût au monde, et dont on ne pouvait compter ni les Trésors, ni les soldats... » (1762, pp. 95-97 ; 1769, pp. 147-149).

En reprenant presque mot pour mot une analyse de Montesquieu (EL X.14), Linguet fait sentir à son lecteur le caractère programmé et quasi inéluctable de la progression d'Alexandre :

« La bataille du Granique avait ouvert à Alexandre l'entrée de l'Asie, celle d'Issus lui avait assuré l'Anatolie, la Sourie, l'Égypte, celle d'Arbelles lui donna le reste de l'Empire » (1763, p. 132 ; 1769, p. 186).

D'un bout à l'autre Alexandre a suivi son plan initial, y compris après la mort de Darius :

« Au reste, il ne faut pas croire qu'il s'abandonnât ainsi à son ardeur guerrière, sans avoir un but fixe et bien déterminé. Ce n'était pas le monde indistinctement qu'il voulait subjuguier. C'étaient les pays soumis à la couronne de Darius dont il prétendait soutenir tous les droits. Malgré l'ambition ridicule qu'on lui attribue, il n'attaque jamais que les peuples qu'il pouvait regarder comme les sujets du trône dont il s'était rendu maître. S'il combattit les Scythes, c'est que ces sauvages étaient venus le défier avec des menaces, et il se contenta de les avoir écartés. S'il pénétra dans les Indes¹¹, c'est qu'elles appartenaient aux Perses depuis que le premier Darius en avait fait la conquête, et l'on verra bientôt que cette expédition même souffre de difficultés » (1762, pp. 140-141 ; 1769, pp. 194-195).

En replaçant Linguet dans le contexte de l'historiographie du XVIII^e siècle, on se rend compte qu'il entend se situer clairement dans les débats et polémiques qui (pour faire rapide) ont opposé ceux qui ont voulu donner du conquérant l'image d'un homme conduit par ses passions (principalement Rollin et Mably), et ceux qui ont donné l'image d'un homme voulant suivre jusqu'au bout un plan pré-établi, qui n'était pas réductible aux victoires militaires, mais qui était articulé sur une vraie politique visant à administrer les pays et à appeler les élites locales à le rejoindre (principalement Montesquieu et Voltaire). Cet objectif territorial, c'est de conquérir à son profit l'empire de Darius, ni plus, ni moins. D'où l'arrêt sur l'Hyphase en Inde :

« Après avoir soumis la partie des Indes qui avait dépendu de l'Empire des Perses, Alexandre ne songea plus qu'à son retour à Babylone. La même sagesse qui l'avait arrêté sur les frontières de l'Arabie, ne lui permit point de passer l'Hyphase. Cette rivière fut le terme de son Empire, comme elle l'avait été de celui de Darius » (1762, p. 151 ; 1769, p. 206).

C'est cette thèse réitérée avec constance qui explique que, dans la deuxième édition (mais le fond est également traité dans la première), Linguet isole deux chapitres aux titres provocateurs : d'une part, le chapitre VI du Livre II : *Voyage d'Alexandre au temple de Jupiter Ammon. S'il est aussi ridicule ou aussi imprudent que les historiens l'ont cru* (pp. 172-178 ; cf. édition 1762, pp. 118-124) ; d'autre part, le chapitre X du même Livre : *S'il est bien vrai qu'Alexandre ait conquis les Indes* (pp. 198-206 ; cf. éd. 1762, pp. 144-152). Contre ceux qui « se sont beaucoup récriés contre la petitesse d'un pareil orgueil » (se faire reconnaître fils d'Ammon), et qui ont condamné « une ambition ridicule et déraisonnable », Linguet veut démontrer que le voyage n'était pas tellement risqué, et que les gains politiques le valaient bien. D'innombrables historiens avaient pris position sur cette question, car elle intéressait non seulement les historiens d'Alexandre (Rollin et Mably auraient voulu qu'Alexandre revînt en Grèce après la bataille d'Issos), mais aussi les spécialistes d'histoire sacrée, qui se déchiraient égale-

11. Note ajoutée en 1769 (p. 195, n. 1) : « Dans le dénombrement des troupes de Darius, Arrien compte toujours des Indiens, il distingue même ceux de la montagne, et ceux de la plaine ».

ment : on verra par exemple l'opposition entre Prideaux (*Histoire des Juifs et des peuples voisins...* III, tr. fr. 1728), contempteur de la « vanité » d'Alexandre, et Shuckford (*Histoire du monde sacré et profane...* III, tr. fr. 1752), qui, lui, voulait démontrer qu'en comparaison avec le retour d'Égypte guidé par Moïse, la traversée du désert libyque par Alexandre était très peu risquée.

Le propos de Linguet sur les Indes est sensiblement identique. Il ne s'agit pas, pour lui, « de conclure qu'il faille mettre l'expédition d'Alexandre dans les Indes au rang des faits absolument faux » (1762, p. 151 ; 1769, p. 205). Il veut simplement montrer qu'Alexandre n'a fait que conquérir la partie des Indes que les Perses dominaient déjà. Là encore, Linguet se situe dans la mouvance de Montesquieu et de Voltaire. Tout en soulignant la nouveauté introduite par la conquête d'Alexandre (en particulier la main mise sur les régions littorales du Golfe), le premier avait déjà bien exprimé l'idée que les régions parcourues par Alexandre étaient déjà soumises aux Perses (EL XXI.8). Voltaire a également pris des positions claires en ce sens, qu'il s'agisse des Scythes d'Asie centrale (*Histoire de Charles XII*, et *Pyrrhonisme*), ou des Indes, conquises par Alexandre « car c'était là que finissait l'empire de Darius » (*Bible enfin expliquée* ; cf. *Dictionnaire philosophique*). Par ailleurs, la démonstration de Linguet sur l'Inde est expressément dirigée contre « un Académicien [qui] de nos jours a fait une longue comparaison de la conquête des Indes par Alexandre, avec celle du même pays par le fameux usurpateur Thamas Kouli-khan ». Cet Académicien, c'est Bougainville qui, en 1752, avait fait paraître un parallèle entre les deux conquérants, et qui, à l'instar de tout un courant historiographique (Rollin, Secousse, Mably, etc.), avait estimé que la conquête de l'Inde était illégitime, et qu'elle fut vaine, « puisqu'Alexandre abandonna volontairement ses conquêtes ». On a commenté l'ouvrage de Bougainville et le chapitre de Linguet, en replaçant la polémique dans toute la littérature qui fut consacrée en Europe (e.g. Voltaire, *Essai*, chap. CXCI) au destin et aux aventures de Thamas Kouli-khan¹².

Néanmoins, il est un point sur lequel Bougainville s'accorde avec Linguet, c'est sur l'œuvre positive d'Alexandre et de sa conquête (en dehors de l'Inde) :

« Par ses ordres, on vit de toutes parts s'élever des villes ou des forteresses, toutes placées dans des situations avantageuses, et destinées à défendre des passages importants, à tenir les provinces en respect, à servir de barrières, d'entrepôts pour le commerce. Ses vues s'étendaient à tout. Dans le cours de ses victoires, au milieu de ces marches étonnantes dans lesquelles il franchissait les déserts, les montagnes, les fleuves, avec la rapidité d'un aigle qui traverse les champs libres de l'air, il s'occupait de mille objets différents, il gouvernait ses États sans ministre, il formait des établissements, il réglait tout par lui-même » (Bougainville 1752, p. 108).

Il est vrai aussi que les aspects positifs de la conquête macédonienne et le sens politique d'Alexandre avaient déjà été avancés par Bossuet ou encore par

12. Voir en particulier H. Laurens, *Les origines intellectuelles de l'expédition d'Égypte. L'orientalisme orientalisant en France (1698-1798)*, Istanbul-Paris, 1987, chapitre IX (pp. 131-157) : *Les révolutions de Perse au XVIII^e siècle : leur interprétation par l'Occident*.

Rollin, ou encore par Secousse en 1729, mais ces développements étaient inclus dans un ensemble où les aspects négatifs l'emportaient encore largement. Chez Linguet, l'on trouve un curieux mélange, à la fois des pages entières, très traditionnelles, consacrées à des *exempla* mettant en scène le « bon roi », et des développements sur l'impact décisif d'Alexandre sur le cours de l'histoire. Rappelant les pleurs des Perses lors de la mort du roi, Linguet juge en effet nécessaire de « s'attacher à peindre les vertus qui méritaient des regrets si honorables » (1762, p. 91 ; 1769, pp. 20-21) ; sa conduite lors de la mort de Darius « [fait] plus honneur à la bonté de son cœur que tant de conquêtes n'en font à son courage » (1762, p. 139 ; 1769, p. 193). Le développement sur les conquêtes se clôt par un chapitre identique en 1762 et 1769 intitulé : *Idée qu'on doit avoir d'Alexandre, de son caractère ; traits particuliers qui le concernent*¹³. Il n'y est question que de la « vie privée », c'est-à-dire de traits de caractères, sous forme d'historiettes, supposées montrer « qu'il avait dans l'âme autant d'humanité que de grandeur » (1762, p. 163 ; 1769, p. 216). Le plus beau morceau, ce sont les dernières pages du chapitre destinées à laver Alexandre de l'accusation d'ivrognerie. Il tente d'en donner une explication politique, comme pour la politique à l'égard des Perses qu'il vient de louer (encore une fois en défendant Alexandre des reproches qui ont pu lui être faits depuis l'Antiquité) :

« Qui sait si ce ne fut point par la même complaisance [à l'égard des usages perses] qu'il parut prendre pour le vin un goût qu'on ne lui avait jamais connu ? L'ivresse n'était point une chose honteuse chez les Perses... Ils comptaient parmi les talents nécessaires à un grand Prince celui de boire beaucoup... Le vin quelquefois est nécessaire pour prévenir ou écarter la mélancolie... Encore aujourd'hui en Suisse et dans bien des cantons d'Allemagne, on méprise un homme incapable de répondre aux santés qu'on lui porte... » (1762, pp. 168-169 ; 1769, pp. 220-222).

Jonglant habilement avec les concepts et les discussions de son siècle, Linguet fait d'Alexandre un modèle mixte de « héros » et de « grand homme » :

« Il eut ainsi toutes les qualités qui forment le héros, et beaucoup de celles qui font le grand Roi. Il ne lui a manqué de vivre plus longtemps pour développer sur le trône des vertus paisibles qui auraient pu lui obtenir aux yeux des sages le pardon entier de tout le sang que sa jeunesse avait fait couler » (p. 171 ; pp. 223-4).

Les « vertus paisibles » renvoient aux qualités d'organisateur et de constructeur. Mais Linguet n'y consacre que peu de développements, car, répète-t-il, les Historiens (entendons : les auteurs anciens) ne s'y sont pas intéressés :

« Tous les Historiens qui en ont parlé se sont bornés à louer sa valeur, qu'il poussait jusqu'à la témérité, à exagérer le nombre de victimes qu'il sacrifiait à son ambition... Ils ne développent ni ses vues, ni sa politique, ni l'art avec lequel il s'y prenait pour faire aimer son Empire aux peuples nouvellement soumis » (1762, pp. 90-91 ; 1769, pp. 19-20).

13. Ce chapitre-bilan est déjà devenu un classique : cf. Rollin, éd. 1821, tome VI, pp. 346-379 : *Quel jugement on doit porter d'Alexandre*.

Il regrette en particulier de ne trouver aucune information sur les décisions que, durant son dernier séjour à Babylone, Alexandre n'a pas manqué de prendre « dans ce temps de tranquillité » :

« On s'attend à voir [les Historiens] nous révéler tous les secrets de sa politique, entrer dans tous les mystères du gouvernement intérieur, et peindre Alexandre entouré des arts de la paix, après tant d'années passées dans les horreurs des combats. Ce morceau serait plus admirable et plus intéressant que le détail de ses victoires : c'est malheureusement celui qu'on ne trouve point. Après ce qu'on a vu, on ne saurait douter qu'il ne prît des mesures pour réunir tous les membres de sa vaste Monarchie, que son dessein ne fût d'en faire un seul corps, et qu'à l'activité guerrière il n'eût substitué une autre sorte d'activité plus utile et plus louable, celle d'un Législateur, du Fondateur d'un nouvel Empire. Mais les historiens ne nous ont presque rien laissé sur ce sujet... [Essentiellement funérailles d'Hephestion]... C'est à ces puérités que s'est occupé, d'après eux, pendant une année entière, le Fondateur d'Alexandrie, l'élève d'Aristote, le protecteur, l'ami des Sciences et des Arts, le Prince de l'esprit le plus éclairé, le plus élevé qui fût jamais » (1762, pp. 154-6 ; 1769, pp. 208-10).

La critique est en partie fondée, bien sûr, mais le silence des auteurs anciens est trop souvent allégué par Linguet. Il ne dit rien par exemple sur le commerce de l'Inde ni sur les travaux effectués sur l'Euphrate et le Tigre, que présentaient Arrien et Strabon, et dont n'avait pas manqué de parler Montesquieu. Il est vrai que, dans le même livre, Linguet développe des théories hostiles au commerce extérieur (ce que d'autres appelaient le commerce de luxe), « car il ne paraît pas qu'il soit nécessaire à la subsistance des hommes... Assurément, les montagnards des Pyrénées n'ont pas besoin des Manufactures de Lyon etc. » (1762, p. 207 ; 1769, pp. 271-272). Quant au transfert des trésors perses en Europe, il n'est évoqué que dans l'introduction : alors qu'ailleurs, Linguet estime que l'or et l'argent des Amériques n'a pas servi à l'Europe car ils ont été détournés vers les Indes (1762, p. 216 ; 1769, pp. 283-284), il juge que l'afflux d'or et d'argent en Europe après Alexandre « y causa un changement rapide. L'intérêt, la politique la lièrent à l'Asie, et ces nœuds une fois formés ne furent plus rompus » (1762, pp. 7-8 ; 1769, p. 14).

La question du commerce n'est abordée que dans le cadre de la fondation d'Alexandrie :

« Il y trouva de quoi développer ses grandes vues de politique et de gouvernement. Il était sans cesse occupé des moyens de faire fleurir ses États dont les armes lui assuraient la possession... ».

Comme tous ses contemporains, il replace cette fondation dans le cadre de l'histoire générale :

« Cet état de splendeur dura jusqu'à la construction du Caire ... puis lorsque les Portugais, par la découverte du Cap de Bonne Espérance eurent indiqué aux commerçants une route plus longue, peut-être moins sûre, mais plus indépendante » (1762, pp. 115-117 ; 1769, pp. 168-170).

Le seul point traité avec quelque détail est celui de la politique à l'égard des populations conquises, singulièrement des Perses. Sous une forme déjà bien

développée par Montesquieu, et aussi par Voltaire, il défend Alexandre d'avoir changé et d'avoir adopté les mœurs des rois perses ; il montre que la politique de collaboration était parfaitement bien fondée, car « il était le maître d'États vastes et peuplés, qui contenaient plus de villes qu'il n'avait de soldats. Vouloir perpétuellement les contenir par la force, c'était une chose impossible... C'est ce qu'ont senti tous les conquérants qui ont voulu rendre leurs usurpations solides, nos ancêtres dans les Gaules, les Lombards en Italie, les Goths en Espagne, les Tartares en Chine : ou ils ont changé leurs usages pour ceux des vaincus, ou ils les ont forcés d'adopter ceux des vainqueurs¹⁴ » (1762, pp. 165-168 ; 1769, pp. 218-220). Sans le dire, Linguet a lu de près Montesquieu, et a utilisé les chapitres de l'EL dédiés à l'examen de la politique définie et développée par Alexandre en direction des Perses.

4. D'une édition à l'autre (1762-1769)

Les comptes rendus du livre ne furent pas enthousiastes. Comme à son habitude, la *Correspondance Littéraire* de Grimm fut assassine :

« On a voulu faire une sorte de réputation à une *Histoire du siècle d'Alexandre*, par M. Linguet, qui s'annonce comme un jeune homme de vingt-cinq ans à qui ses amis promettent des succès. En ce cas je ne suis point de ses amis, car je ne trouve dans son ouvrage que beaucoup de prétentions à l'esprit philosophique avec un fort mauvais style » (*Correspondance littéraire*, vol. V, juillet 1762, pp. 130-37).

Le *Mercur de France* et le *Journal de Trévoux* étaient plus indulgents, reconnaissant du talent à l'auteur, mais regrettant une hâte excessive. Le premier regrette que Linguet n'ait pas dédié le temps nécessaire à « l'étude et les recherches qui semblaient naturellement devoir entrer dans son plan » et qu'il ait condamné trop vite « des choses reçues, approuvées jusqu'ici par des très grands hommes ». Les uns et les autres estiment qu'il était quelque peu présomptueux de vouloir suivre le plan de Voltaire. Voici par exemple l'avis du rédacteur des *Mémoires Secrets* en date du 17 juin 1762 :

« M. Linguet jeune historien, donne au public un ouvrage qui paraîtrait devoir mûrir plus longtemps dans le silence du cabinet : c'est l'*Histoire du Siècle d'Alexandre*. On se doute bien que celui du *Siècle de Louis XIV* a servi de modèle, et c'est un malheur. Combien le premier doit-il rester au-dessous ! Il fallait pour composer un pareil ouvrage joindre au tact le plus fin, au goût le plus délicat, l'érudition la plus vaste et la plus consommée... »

Après l'abandon de son projet de livre sur le Siècle d'Auguste, il n'en traita pas moins d'histoire romaine dans le livre qu'il fait paraître en 1766, l'*Histoire des révolutions de l'empire romain pour servir de suite à celle des Révolutions de la République*. Le titre renvoie explicitement à un ouvrage antérieur de l'abbé de Vertot, dans les pas duquel Linguet déclare se mettre, « de même qu'un

14. Seule exception : les Turcs (modifié dans la 2^e édition : voir ci-dessous p. 20).

enfant se cache derrière son père, à la vue d'un objet qui l'effraie »¹⁵. Dans l'épître dédicatoire, il prend acte de l'échec de son *Alexandre* :

« Vous vous souvenez bien plus que le public de l'imprudence qui m'a fait risquer un volume, il y a trois ans, sous le titre d'*Histoire du siècle d'Alexandre*. C'était chez moi le fruit de la première effervescence de la jeunesse. Je m'y étais livré à un feu plus raisonnable peut-être que prudent. J'avais voulu essayer de porter la lumière, autant qu'il est possible, dans le chaos de l'histoire ancienne, ou du moins de ne tirer des ruines où elle est ensevelie, que ce qui en vaut la peine.

L'ouvrage pouvait paraître intéressant au moins de ce côté. La nouveauté des vues semblait lui donner une espèce de mérite. Cependant il n'a pas été accueilli. Ceux qui le lisaient avaient la bonté d'en parler avec éloge ; mais très peu de personnes le lisaient. Après un moment d'une vie languissante, il est mort sans bruit, comme il était né. Il est resté, ainsi que bien d'autres, étouffé dès son berceau. »

Sous la dernière formule, on sent bien l'amertume de l'auteur, qui estime que « dans la littérature en général et en général dans tous les autres arts, il est bien plus difficile de se faire une réputation que de la mériter, [et que] la patience, l'intrigue et le bonheur y conduisaient plutôt que les talents ». Son dépit, il l'exprime fort clairement également dans une lettre de 1764 : « J'ai donné les dix plus belles années de ma vie à la poursuite de ces chimères, et j'ai vu qu'après bien des travaux, tout ce que je pouvais en attendre, c'étaient des sujets de chagrin et de repentir pour le reste de mes jours. Je me suis donc éloigné du théâtre des lettres, où j'ai eu l'imprudence de faire quelques pas et où le rôle d'acteur produit toujours bien plus d'humiliation que d'applaudissements etc. ». D'ailleurs, il présente les *Révolutions* comme « le gage de la rupture » avec la Littérature¹⁶.

L'ouvrage sur Rome fit scandale. Il s'y oppose de front à Montesquieu (refus des corps intermédiaires, éloge du pouvoir royal fort et juste etc.), et il réhabilite la mémoire d'empereurs romains considérés comme des tyrans et des despotes sanguinaires, en particulier la figure contestée de Tibère ; à cette fin, il se livre à une critique sans concession de l'auteur ancien qui a transmis ce portrait détestable, à savoir Tacite (vieux débat dans l'historiographie¹⁷). À travers Tibère, ce sont ses préférences politiques qu'exprime Linguet :

« Tibère fut un mauvais Prince sans contredit. Il se fit détester de la noblesse. Il sacrifia les têtes les plus élevées de l'État à sa tranquillité. Mais il ne paraît pas que les peuples fussent à plaindre sous son gouvernement.

C'est une espèce de paradoxe, très facile pourtant à démontrer, que la fermeté poussée par un Prince jusqu'à la rigueur, n'est jamais à charge aux peuples. Sa bonté, dès qu'elle

15. Abbé de Vertot, *Histoire des révolutions arrivées dans le gouvernement de la République romaine*, Paris, F. Barois, I-III, 1719.

16. Ce qui suscita chez le rédacteur de la *Correspondance Littéraire* de Grimm ce commentaire féroce : « ... Il examine dans sa préface avec beaucoup de sincérité pourquoi ses ouvrages n'ont pas réussi ; mais il n'en peut découvrir les raisons. Comme il me paraît de bonne foi, je m'en vais les lui dire : c'est qu'il écrit ennuyusement ; c'est qu'il n'a point de coloris, et qu'on s'endort sur son livre. Or il n'y a point de remède à cela en littérature... » (vol. VII, juillet 1766, p. 83).

17. Cf. C. Volpilhac-Augier, *Tacite en France de Montesquieu à Chateaubriand*, Oxford, 1993 ; Ch. Grell, *L'antiquité en France*, I, pp. 526-532.

dégénère en faiblesse, la grandeur de son âme, si elle devient ambition, sont leurs plus grands fléaux. Voilà ce que les Historiens ne sauraient se persuader etc. »

Le livre fut fort mal accueilli par la critique. Voir par exemple le compte rendu paru dans *Les Mémoires de Bachaumont* du 6 juillet 1767 : « M. Linguet ose avancer que le despotisme est le gouvernement le plus favorable et le plus naturel ; la plume tombe des mains en écrivant cette assertion exécrationnelle ».

En 1767, il revient à la charge contre Montesquieu, dans la *Théorie des Loix civiles*, où il attaque les positions du Président sur le despotisme. Il veut montrer « combien sont absurdes toutes les dénominations odieuses que nous donnons au gouvernement des Turcs et des Persans. On verra qu'au lieu de gémir sous une oppression aussi triste que nous nous l'imaginons, les peuples orientaux sont réellement plus libres que nous, avec ces foules de lois enfantées et multipliées au milieu de la Barbarie anarchique du Septentrion etc. » (Livre I, chap. 3). Et, après avoir donné une description hallucinante du « despotisme », il conclut : « Il est aisé de voir à présent s'il y a un seul de ces traits qui convienne aux administrations de l'Asie », et il développe cette idée en prenant ses exemples chez les sultans (ottomans) et les Sofis (dynastie persane). C'est donc en Asie que s'est maintenu le modèle qu'exalte et défend Linguet. De même en 1774, Linguet dénonce les « sophismes » et les « impostures » des philosophes, qui « sont parvenus à lui [le public] inspirer une horreur violente pour des administrations paisibles qui sont aujourd'hui le seul refuge de la liberté » (*Du plus heureux des gouvernements*, p. V).

C'est dans ce contexte théorique, conceptuel et polémique que paraît la deuxième édition du *Siècle d'Alexandre* (1769). Dans l'Avertissement, l'auteur indique qu'il l'a « retouchée en quelques endroits », mais il précise surtout que « les changements [qu'il a faits] seront peut-être ce qui excitera le plus de critiques ». Les chapitres sur Alexandre proprement dits semblent absolument identiques, mais l'on voit les inflexions au détour de notes de bas de page ou par des adjonctions ou suppressions de mots qui, toutes, illustrent la volonté de Linguet de réhabiliter complètement les gouvernements de l'Asie, de l'Antiquité jusqu'à son époque. On le voit dès le chapitre sur « les premiers empires » (chap. I, 1762 ; chap. 4, 1769) :

1762, p. 26	1769, p. 49
« L'Asie le premier séjour des hommes, le premier pays peuplé, a été <i>aussi</i> le plus soumis à cette puissance arbitraire <i>qui semble dégrader l'humanité</i> . Dans cette partie du monde, <i>soit par la mollesse du climat, soit par la force de l'habitude</i> , les fers des peuples ne se sont jamais relâchés »	« L'Asie le premier séjour des hommes, le premier pays peuplé, a été le plus soumis à cette puissance arbitraire. Dans cette partie du monde, les fers des peuples ne se sont jamais relâchés » [note 1]

L'on voit que, de 1762 à 1769, Linguet a fait disparaître des expressions qui rappelaient la théorie de Montesquieu (sur les climats par exemple), et qui donnaient une image détestable de l'Asie (« qui semble dégrader l'humanité »). Et surtout, il ajoute une note, qui vient considérablement modifier le sens du texte, en précisant que « les peuples ne s'en sont jamais plaints... [Il convient de] laver le prétendu despotisme de l'Asie de l'opprobre bien peu mérité dont on l'a couvert chez nous » ; et l'auteur de renvoyer à sa *Théorie des Lois*.

Ou bien encore, les modifications sont introduites pour réhabiliter le gouvernement des Turcs, qui a pu être évoqué au détour d'une comparaison. En 1762, l'image détestable des Turcs est celle que l'on rencontre dans toute la littérature européenne, comme le montrent les deux exemples suivants :

« Après cette mémorable bataille d'Issus, la conquête de l'Anatolie entière ne fut plus qu'un voyage agréable. Ces riches provinces *que les Turcs n'ont soumises que pour les dévaster*, remplies alors de villes opulentes et peuplées, reçurent sans résistance la loi du victorieux » (1762, p. 109).

« ... On ne connaît au monde que les Turcs qui aient osé avoir une religion, des mœurs et des habits différents de ceux des Nations qu'ils soumettaient. Mais on sait ce qu'est le gouvernement des Turcs. La crainte en est le seul lien. C'est avec du sang qu'ils ont cimenté l'union de leurs provinces. Ils ont ruiné les villes pour empêcher les révoltes. Ils ont fait un désert de leur empire pour s'en assurer la possession. On a vu qu'Alexandre pensait bien différemment. Il était donc obligé d'employer d'autres moyens » (1762, pp. 167-168).

Dans l'édition 1769, les condamnations (ici en italiques) ont simplement été supprimées par Linguet (p. 162 ; 220). Seul est maintenu l'opprobre contre les destructions opérées « par un peuple barbare qui méprise et détruit » les admirables restes des monuments de la Grèce ancienne, que l'on redécouvre alors (1762, p. 268 ; 1769, pp. 342-343).

Par cohérence interne, Linguet modifia aussi l'image de la Perse ancienne. En 1762, « elle donnait l'exemple de la plus basse soumission... On n'approchait leur roi qu'avec les marques de la plus profonde humiliation » (pp. 172-173). Il en est tout autrement en 1769, où un long développement nouveau est introduit (pp. 225-227), accompagné d'une référence à la *Théorie des Lois* de l'auteur :

« On avait aperçu de bonne heure en Asie que le principe fondamental d'un bon gouvernement est l'obéissance. On avait découvert que la simplicité, l'uniformité des lois est la véritable base d'une monarchie. Les législateurs s'étaient convaincus que pour procurer aux hommes l'espèce de bonheur dont ils sont capables, quand une fois ils ont reçu les chaînes de la civilisation, il faut que tous les règlements destinés à les régir dérivent de la propriété, et ne tendent qu'à l'affermir dans tous les ordres de la hiérarchie sociale. C'est d'après cet axiome lumineux que s'étaient établies toutes les administrations dans cette belle partie du monde... Les Scithes, les Huns, les Turcs, c'est-à-dire les plus justes de tous les hommes, l'ont adopté. Il faut bien croire qu'il n'en résulte pas un joug aussi insupportable qu'on le pense communément parmi nous. »

Les Grands rois perses sont complètement réhabilités : « Ces rois que l'on nous peint comme des ennemis acharnés du genre humain »... font régner la

justice, et en particulier accordent « une attention rigoureuse à garantir les peuples des vexations des Grands » (pp. 227-228). La nouvelle charge contre les corps intermédiaires est également visible dans l'institution des surveillants des satrapes : « Il n'y point d'autre gouvernement où l'on ait imité cette marque de tendresse pour les sujets éloignés du trône, et de ménagement pour la partie du peuple qui est si cruellement méprisée partout ailleurs » (pp. 228-229). Par ailleurs, Darius qui en 1762 était présenté comme un leveur d'impôts impitoyable (p. 173) devient en 1769 un modèle de modération fiscale (pp. 229-230). Conclusion :

« Quoiqu'on ait pu dire et quoi qu'on dise jamais contre les administrations orientales, il n'en est pas moins vrai qu'elles étaient, dès le temps d'Alexandre, douces, équitables, heureuses, si l'on peut employer ce terme pour aucune espèce de confédération sociale. C'est encore la même chose dans ces climats, où rien n'a changé que le nom des nations qui les habitent » (pp. 231-232).

En 1762, la dernière phrase de la citation était présente (pp. 173-174), à ceci près qu'elle était utilisée pour démontrer que l'Asie a toujours payé ses impôts soit en nature, soit en argent !

Cette nouvelle orientation touche aussi Alexandre. En 1762, le chapitre XVIII (*Du gouvernement, de l'art militaire, de l'administration de la justice*) débutait par la considération suivante : « Alexandre ne fut despotique ni dans ses états héréditaires, ni dans la Grèce dont il respecta toujours les droits, quoiqu'elle ne fût plus en état de la défendre » (p. 172). Manifestement positive et même élogieuse, la phrase a disparu de l'édition 1769 (p. 225), dans le même temps que les éloges décernés à l'administration d'Athènes en 1762 (p. 174 *sq.*) sont accompagnés, voire remplacés, par une critique de la démocratie en 1769 : par opposition au gouvernement sage de la monarchie en Asie (p. 232), la démocratie est, parmi les différentes formes d'administration, « la plus variable de toutes, la plus inconséquente de toutes, la plus corruptible de toutes » (p. 233).

Pour autant, Linguet n'a pas été jusqu'à modifier le chapitre intitulé « De la vie commune et des mœurs » (1762, chap. 20 ; 1769, Livre III, chap. 8) : d'une édition à l'autre, la Perse « ignore absolument la société, cette correspondance des citoyens les uns avec les autres ». Persépolis reste méprisée en tant qu'« édifice immense et grossier » (1769, p. 187). Et, en introduisant dans l'édition 1769 un commentaire critique sur un épisode de l'avènement de Darius chez Hérodote (ce qu'on a appelé le « débat constitutionnel »), Linguet se garde de confondre la Grèce et la Perse (pp. 90-94)¹⁸ : c'est même au nom de cette différence qu'il rejette le récit d'Hérodote, selon lequel l'un des nobles (Otanès) aurait proposé d'établir un régime démocratique :

« Je ne sais si dans toutes les absurdités historiques dont les histoires fourmillent, il s'en trouve une autre qui soit comparable à celle-là : pour en sentir la force, il faut se représenter quel était alors l'état de la Perse, et la situation des opinants. La Perse était

18. L'épisode avait également suscité les commentaires politiques de J.J. Rousseau, *Discours sur les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Amsterdam, chez Marc Michel, 1765, p. VIII et note 1.

un empire immense, formé de pièces mal unies, et de conquêtes nouvelles, à peine incorporées au reste du royaume. Proposer d'y introduire le gouvernement populaire, c'était en nécessiter la dissolution. Quelle aurait été la capitale ? Il fallait des tribunaux, des assemblées, une forme de législation : or comment, par qui, tout cela se serait-il fait ? etc. »

Et, de manière à mettre définitivement le lecteur de son côté, Linguet recourt à une comparaison ethnographique plutôt surprenante, qui, en outre, lui permet de se distinguer des « écrivains sans jugement et sans génie » :

« On raconte qu'un de nos voyageurs ayant été admis à l'audience d'un roi nègre, et ayant tâché de lui expliquer la forme de l'administration des républiques de Hollande et de Venise, elle parut au monarque africain si bizarre, si impertinente, qu'il pensa étouffer à force d'en rire. Assurément, la harangue d'Otanès n'aurait pu être accueillie d'une autre manière par les six compagnons : mais ils n'étaient pas dans le cabinet d'Hérodote quand il la composait, et que, sans le vouloir peut-être, il donnait l'exemple de ces exagérations pédantesques, tant de fois imitées depuis par des écrivains sans jugement et sans génie » (1769, pp. 91-94).

On voit donc que le *Siècle d'Alexandre* est bien autre chose que le récit des conquêtes d'Alexandre. Admirant le modèle historien proposé par Voltaire, Linguet tente une véritable histoire des peuples de l'Antiquité, organisée autour d'Alexandre et des conséquences de ses conquêtes. En développant ce qu'étaient l'empire perse et la Grèce à l'arrivée d'Alexandre, il adopte une approche que l'on pourrait appeler « moderne », dans la mesure où l'interprétation ne se réduit pas à la personnalité du roi macédonien, ni à l'étude de ses vices et vertus. En écrivant que « la Grèce était préparée à ce changement », et en montrant qu'elle joua un rôle important auprès d'Alexandre, Linguet fait aussi d'Alexandre un produit de son temps. Au-delà de ses spécificités, de ses paradoxes, de ses outrances et de ses lacunes, Linguet tient une place intéressante dans l'historiographie d'Alexandre. Réalisé par un homme éduqué, à la plume souvent facile, son livre est un bon marqueur des connaissances et des réflexions sur le sujet dans les années 60 du XVIII^e siècle, très peu de temps avant que l'Académie des Inscriptions ne mette au concours la question des sources de l'histoire d'Alexandre, qui ouvrit une voie totalement différente à de Sainte-Croix. Le *Siècle d'Alexandre* a-t-il été lu par ceux qui vont se présenter comme les spécialistes de l'histoire d'Alexandre ? Probablement non, à en juger par l'absence presque totale de citations, car ses défauts et ses lacunes inclinaient aisément à le rejeter en bloc. Contrairement à d'autres livres du même auteur, le *Siècle d'Alexandre* ne fut au demeurant traduit dans aucune langue européenne. C'est évidemment là ce qui le distingue aussi de Montesquieu et de Voltaire, auxquels son Alexandre doit tant.

Séminaire

Le Séminaire a eu lieu sous forme d'un Colloque International tenu les 5 et 6 novembre 2006 sur « Les Archives de Persépolis ». Un compte-rendu a été publié dans la *Lettre du Collège*, n° 18, 2006, p. 40.

Histoire achéménide et Internet

Le nouveau site « musée achéménide virtuel et interactif » (MAVI) a été lancé officiellement en septembre 2007. Un article lui a été consacré dans la *Lettre du Collège*, n° 18, 2006, pp. 14-15.

Collection Persika

Un nouvel ouvrage a été réalisé par Salima Larabi, assistante du professeur : P. Briant-F. Joannès (edd.), *La transition entre l'empire achéménide et les royaumes hellénistiques* (Persika 9), de Boccard, Paris, 2006.

Conférences et participations à des colloques

17 octobre 2006 : Conférence à l'université de Barcelone : *Recherches récentes sur l'empire achéménide*.

3-4 novembre 2006 : *Introduction* du Colloque Archives de Persépolis (Collège de France ; organisé par la Chaire et le GDR 2538).

6 novembre 2006 : Collège de France, organisation d'une réunion constitutive d'un Comité de pilotage international du programme de publication des tablettes de Persépolis (sous la direction du Pr M.W.S. Stolper, Oriental Institute, Chicago).

13-15 novembre 2006 : Athènes, Colloque « Greece and Iran », Communication : *The History of Persia through XVIIIth Cent. Historiography*.

28 février 2007 : INHA, Paris : *Présentation du MAVI* (avec José Paumard).

9 mars 2007 : ENS Ulm, Semaine de l'Histoire, Conférence finale : *Alexandre au présent et au passé : empires, colonisation, décolonisation*.

15 mai 2007 : Université de Paris-VIII, participation à un colloque sur l'œuvre de P. Vidal-Naquet ; communication : *Pierre Vidal-Naquet, Wittfogel et le monde de production asiatique*.

26 mai 2007 : conférence à l'Institut français de Téhéran : *Internet et Histoire achéménide*.

12 juin 2007 : conférence à l'Université d'Innsbruck : *De la Perse ancienne à l'empire ottoman dans l'historiographie européenne*.

15 juin 2007 : conférence à l'Université de Vienne : *From Darius to Alexander : change and continuity*.

Publications du professeur

Avec F. Joannès (éd.), *La transition entre l'empire achéménide et les royaumes hellénistiques* (Persika 9), de Boccard, Paris, 2006.

« L'Asie mineure en transition », *ibid.*, pp. 309-351.

« L'économie royale entre privé et public », in : R. Descat (éd.), *Approches de l'économie séleucide*, Saint-Bertrand-de-Comminges, 2006, pp. 339-354.

« Retour sur Alexandre et les *katarraktes* du Tigre : l'histoire d'un dossier (I) », *Studi Ellenistici* 19, 2006, pp. 9-75.

« Montesquieu, Mably et Alexandre le Grand », *Revue Montesquieu* 8, 2005-2006, pp. 151-185.

« Montesquieu et ses sources : Alexandre, l'empire perse, les Guèbres et l'irrigation », *Studies on Voltaire* 2007 : 6, pp. 243-262.